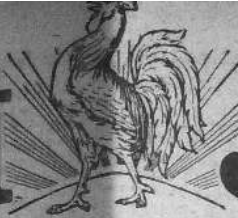


# Le Petit Journal



ADMINISTRATION  
61, RUE LAFAYETTE, 61

15 CENT.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

15 CENT.

ABONNEMENTS

Les manuscrits ne sont pas rendus

31<sup>me</sup> Année

Numéro 1,552

SIX MOIS UN AN

On s'abonne sans frais  
dans tous les bureaux de poste

DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 1920

France et Colonies..... 5 fr. 8 fr.  
Etranger ..... 6 fr. 10 fr.



## LE MARTYR IRLANDAIS

M. TERENCE Mac-SWINEY, lord-maire de Cork, accusé d'intelligences avec les Sinn-Feiners, refuse, dans sa prison, toute nourriture, et se laisse mourir de faim pour servir la cause de l'indépendance de l'Irlande

VARIÉTÉ

LE MARTYR IRLANDAIS

Chaque jour, depuis plusieurs mois, la sombre énergie des révolutionnaires irlandais emplît la chronique du récit d'incidents mystérieux ou d'épisodes dramatiques. Mais parmi tous ces événements où se redète l'indomptable volonté des sinistres, vainc, certes, le plus tragique.

A la mairie de Cork, en Irlande, la police, au cours d'une perquisition, découvrit des documents établissant les rapports du conseil municipal de cette ville avec le parlement britannique.

Le lord-maire de Cork, M. Térance Mac Swiney, fut arrêté à la suite de cette découverte, et, en vertu de la nouvelle loi qui donne à l'état-major anglais en Irlande des pouvoirs illimités, traduit devant un conseil de guerre, et condamné à deux ans de prison.

Transporté à Londres, dans la prison de Brixton, le 17 août, M. Mac Swiney a refusé dès ce moment toute nourriture, déclarant protester contre cette condamnation par la grève de la faim.

En vain la famille du prisonnier, en vain les prélats d'Irlande, Mgr Mannix et deux autres évêques se sont-ils rendus auprès de lui pour essayer de le faire revenir sur sa décision, M. Mac Swiney a continué à repousser les aliments qui lui étaient présentés.

« Si je cédais, a-t-il dit, l'abandonnerais la cause irlandaise ; je préfère mourir que d'accomplir une telle action. »

Et le 23 août, au sixième jour de son jeûne volontaire, il a adressé un message au peuple irlandais.

« Préparons-nous à subir des pertes dans la dernière bataille pour la liberté irlandaise, v. disait-il. Que chaque homme offre sa vie, et l'avenir de la République irlandaise sera sauve. Que Dieu soit avec nous ! »

Cependant l'état de santé du prisonnier allait s'affaiblissant de jour en jour. Le gouvernement anglais, sollicité de le mettre en liberté, s'y refusa. « Ce serait, déclara M. Lloyd George, créer un précédent déplorable. Une loi qui fait des distinctions de personnalités n'est plus une loi, et il faudrait mettre en liberté tous les Irlandais qui haiteraient le maire de Cork. Si l'en faisait une exception pour son cas particulier, l'administration et la justice du Royaume-Uni s'écrouleraient. »

Le 25 août le prisonnier, très affaibli, reçut l'extrême-onction. Les cloches des églises et des couvents environnants se mirent à sonner le glas. Des milliers de personnes rassemblées sous les murs de la prison se jetèrent à genoux et chantèrent le cantique des martyrs.

Le soir du condamné télégraphia à Lucerne à M. Lloyd George qu'elle le rendrait responsable de la mort de son frère. Le premier ministre resta inflexible.

La clémence du roi fut alors implorée par les Irlandais en faveur du prisonnier. La reine fut sollicitée d'intervenir. Les amis de M. Mac Swiney sollicitèrent de même l'appui des plus hautes personnalités politiques de l'étranger.

Le roi, fidèle observateur de la constitution, ne put accorder la grâce sans l'avis favorable des ministres ; et le ministère ne donna pas cet avis. Ainsi, tous les arguments de sentiment et de pitié vinrent échouer devant un principe.

Du jour où a commencé sa détention, les manifestations les plus émouvantes n'ont cessé d'agiter l'Irlande. Partout les cloches des églises tintaient, partout le peuple emplissait les sanctuaires et priaient pour le martyr. Dans les rues, sur les places, les fidèles se réunissaient et soudain s'agenouillaient dans une pieuse et unanime pensée pour l'homme qui, délégué, emboîtait les tortures de la faim et sacrifiait sa vie à la liberté de son pays.

A Londres même, les démonstrations en faveur d'un maire de Cork ont été nombreuses et pressantes. Les partisans les plus déterminés de l'unité du royaume n'ont pas échappé eux-mêmes à l'émotion générale ; et personne, en Angleterre, ne se méprend sur le résultat d'un tel sacrifice ; personne ne doute que la pacification de l'Irlande et sa réconciliation avec la Grande-Bretagne n'en deviennent que plus difficiles à réaliser.

C'est dans le martyre que les causes patriotiques qui reléguées trouvent les plus abondantes sources d'énergie. « Ne faites

pas de martyrs ! » criaient au gouvernement anglais ses meilleurs amis.

Le gouvernement a répondu : « Force doit rester à la loi ». Mais, de même qu'il est un adage latin qui dit que le droit poussé jusqu'à l'extrême peut aboutir à l'extrême injuste, de même, l'application inflexible de la loi, sans souci de l'indulgence et de la pitié, peut affaiblir les principes les plus forts.

Dans le martyre volontaire qu'un homme s'impose pour une idée, il y a des semailles d'énergie qui germeront en dépit de toutes les lois et de toutes les répressions.

La force implacable excite les résistances ; seule la pitié peut les désarmer.

Ernest LAUT.

En salopette

Le jour commençait à poindre lorsque Cyrille de Framboisy, débarqué depuis octobre à Paris où il venait suivre les cours de maîtres les plus éminents de la jurisprudence, réintégra, sous les combles, son modeste gîte du quartier des Ecoles. Comme tant d'autres déjà, comme la plupart d'entre elles, il avait gaspillé cette nuit-là, sur les flancs illuminés de la Butte, en ce Montmartre irrépressible qui l'attirait bien davantage que la studieuse colline Sainte-Geneviève.

Port échauffé par le champagne et les vaises folles, après le départ des derniers fidèles, le ciel étant doux, les voitures rares et moins que dru le vil métal, il avait dévalé à pied les artères vides, jusqu'à la Seine, d'abord, au-dessus de laquelle flottait un brouillard léger. Là, accoudé sur la pierre polie du parapet, foncté par la brise qui montait du fleuve, il avait quel- que temps médité avant de poursuivre sa route. Un ponton d'embarquement, à ses pieds, avait l'air d'une habitation lacustre. Et voilà que la fleur fétida qui pendait, tige brisée, à sa boutonnière, s'était détachée, et s'en allait maintenant au fil de l'eau. « Lorsque je ne la distinguera plus, pensa-t-il, à mon tour je partirai. »

Quand il se redressa, une fleur d'arabe, à l'est, montait sur la coupe sombre du ciel nocturne. Il croisa un gazier en blouse, armé de sa lance, qui, le long des quais, retenaient les candélabres cignotants. Des silhouettes avides se penchaient sur les poubelles aux odeurs fortes ; une voiture des postes le dépassa et gravit la rue déserte à toute allure.

A sa porte, une jeune laitière aux joues colorées, au clair regard bleu, l'avait devancé, et, la main gauche chargée de bonnettes, la droite sur la sonnette, attendait que la porte cédât. Ils entrèrent ensemble et, tout le temps qu'il monta, le gai tintement des façons entrecroisées l'accompagna par l'escalier.

Cyrille pénétra chez lui. Tout de suite le lit l'offusqua, malgré la fatigue qu'il éprouvait, comme si, pour y goûter un repos sans mélange, il fallait d'abord l'avoir gagné par son labeur. Tout cet intérieur, médiocre du reste, lui était insupportable. Et c'était en partie pour le fuir, ou du moins pour retarder l'heure de s'y renfermer, qu'il prolongeait ses nuits au dehors. Et pourtant, au début, avant que le marquis de Framboisy, son père, outré des échos de sa conduite scandaleuse, ne lui supprimât toute pension, alors qu'il jouissait d'une installation quasi luxueuse, il faut bien concéder, pour la vérité et pour l'histoire, que l'inflammable et fougueux Cyrille, noctambule impénitent, ne séjournait pas chez lui davantage.

N'importe, le coup avait été rude, si la Jeçon ne portait pas encore ses fruits ! Réduit, du jour au lendemain, presque sans crier gare, malgré plusieurs avertissements auxquels il avait feint de ne pas croire, aux seuls subsides de l'oncle Théophraste (homme excellent, bon jusqu'à la faiblesse, mais, hélas ! peu fortuné), il avait dû, d'abord, désertier les étages respectables et cossus pour affronter les hauteurs futilités et jusqu'aux meubles qui n'étaient plus indispensables ; étouffer dans une pièce unique après avoir régné sur une garçonnière spacieuse et coquette ; perdre ensuite le fidèle Antoine, le plus discret et le plus loyal des valets de chambre, qu'un ordre du père intraitable avait rappelé au château ; et enfin, et surtout, être empêché, à moins de dettes — ce qui, du reste, ne manquait pas de se produire — de se livrer à ces folles prodigalités qui procurent tant de satisfaction et vous valent l'estime universelle !

Bref, ce n'était pas la misère, si l'on veut — et même, pour plus d'une gloire

future du barreau, les envois mensuels de l'oncle eussent comblé comme opulence — mais, pour Cyrille, l'intéressé, généreux, et même un peu vaniteux Cyrille, c'était l'honneur même, affirmait-il, et qu'il avait en particulier et répulsive horreur.

Il s'approcha de la fenêtre, écarta de désordre de sa chambre, et pramenait ses regards sur la grève des toitures, hérissées de tuyaux, de fûches et de girouettes, au corps de cheminée, là-bas, avec ses poteries alignées, avait l'air d'une flûte encore un laborieux que l'aube frait hors de ses draps ! Plus découvert que curieux, dissimulé par le rideau, il se mit à l'observer. Un laborieux, peut-être, mais plus contraint que volontaire, car le grand diable à face plutôt naïve et timide qui venait d'apparaître, les cheveux en broussaille, les yeux encore bouffis de sommeil, pieds nus dans ses pantoufles, sa- meil, pieds nus en bas dans un long tablier de toile bleue, était tout simplement un domestique, qui lui rappela, non sans amertume, son infidèle Antoine, rentré au pays.

Un léger frisson secoua Cyrille aux épaules et il allait clore sa croisée quand une autre s'ouvrit, presque en face, de l'autre côté de la rue, au même étage. Encore un laborieux que l'aube frait hors de ses draps ! Plus découvert que curieux, dissimulé par le rideau, il se mit à l'observer. Un laborieux, peut-être, mais plus contraint que volontaire, car le grand diable à face plutôt naïve et timide qui venait d'apparaître, les cheveux en broussaille, les yeux encore bouffis de sommeil, pieds nus dans ses pantoufles, sa- meil, pieds nus en bas dans un long tablier de toile bleue, était tout simplement un domestique, qui lui rappela, non sans amertume, son infidèle Antoine, rentré au pays.

Il envia soudain l'inconnu qui s'ar- dait mollement au lit et pouvait prolonger sans regret comme sans troupie une matinée de paresse ou de rêve, pendant qu'un valet, respectueux de ses moindres désirs, attentif à ses caprices, indulgent même à ses minuties, passait en conscience la revue de sa garde-robe.

Jamais confiance n'avait, d'ailleurs, été mieux placée ! Le bougre s'acquittait de sa tâche avec un soin, un zèle, un scrupule plutôt rares chez ceux qui vous servent. Et Cyrille commençait à douter si son Antoine lui-même aurait tenu le rôle avec une telle conscience. Il le suivait, brochant avec ardeur la semelle des bottines pour extraire du cuir jusqu'aux graviers impénétrables, purgeant la doublure des poches des bougres qui s'y déposent, vérifiant un à un la résistance des boutons !

Sa méticulosité confinait à la manie. Mais comme, aussi, le besoin lui était facilité par un assortiment complet d'instruments perfectionnés ! Tendeurs, porte-manteaux cintrés, brosses dures, souples et douces, cirages, pâtes et verres, il possédait tout à discrétion, à profusion même. Certes, si le maître était exigeant, il ne lésinait pas, comme tant d'autres, avec le matériel utile. A la bonne heure ! Et quelle harmonie parfaite devait régner entre ces deux êtres ! Bien mieux, le domestique concevait quelque orgueil d'appartenir à un maître si abondamment outillé et si royalement vêtu. Il poursuivait, en effet, ses divers travaux avec une certaine ostentation, sur le petit balcon qui desservait ses deux fenêtres, alignait ses façons — ses boîtes et ses jeux de brosses — et était avec complaisance les vêtements issus de chez le bon faiseur.

Cyrille, depuis qu'il avait surpris cette manœuvre, chaque fois qu'il rentrait à l'aube, essayait d'en découvrir une phase nouvelle. Mais si, régulièrement, à la même heure, apparaissait la bonne tête ébouriffée du valet modèle, toujours réglé dans son tablier bleu, non moins régulièrement aussi, après le battage des tapis, le cirage des chaussures et le bro- sage des effets, descendait sur chaque fenê- tre un satané store vert qui dissimulait toutes les opérations postérieures. Et le maître restait mystérieux et méconnu.

Un dimanche, pourtant, l'après-midi, Cyrille, qui venait de se lever, ignorant de l'heure, mit la tête à sa croisée pour juger de la hauteur du soleil. Ah ça ! dormait-il encore, et rêvait-il ? Il se frotta les yeux et chassa l'image imprévue et menson- gère. Mais rien en bon face, le domestique impeccable, irrépressible, noncha- lamment étendu sur un rocking-chair, ha- billé des pieds à la tête avec les effets de son maître, un cigare aux lèvres, et la conscience aussi tranquille que s'il assi- quait ses boîtes, lisait un roman !

Alors, la vérité, d'un seul coup, pénétra dans l'esprit de Cyrille ; c'était le même individu qui jouait tour à tour l'un et l'autre rôle, chacun, d'ailleurs, avec la même exactitude naturelle. Et voilà pourquoi tous deux s'entendaient si parfaitement et pou- vaient le valet était si digne de son maître.

N'importe, la leçon du hasard, que per- sonne n'avait songé à lui donner, frappa beaucoup Cyrille qui rêvait assis de la bouche à profit. Dès le lendemain, qui était donc un lundi, il fit empailler d'un la- blier pareil à celui qui portait son valet, et lorsqu'il avait perdu sans espoir son précieux Antoine, il s'imposa de le rem- placer. Il serait désormais son propre do- mestique. Et il se tint parole.

Un matin que M. de Framboisy, le père, assez inquiet d'être sans nouvelles de son fils, montait jusque à son appartement, le trouva, plumeau en main, le serrait bien autour du cou l'attendri et désarmé, il lui ouvrit les bras, dans un cri de joie !

— Cyrille en salopette !... Allons, venez m'embrasser, monsieur mon fils, puisque vous venez de me prouver que je ne devais pas désespérer de vous !

Henri DESLIGNES.

Le madrigal au postillon

Comme Mme Marie Dauriat devait mar- cher à Paris et pour cela prendre l'express à la gare de Saint-Benoit, elle attendit à la porte de son anse le passage de la di- ligence de Luronat. Il n'en fut pas plus pour que Berrel, le conducteur, arrêta sa voiture. Il dit, en s'approchant de la valise de la jeune femme :

— Vous nous quittez déjà, Mme Marie. Vous n'étiez restée qu'une semaine au pays.

— C'est vrai, Tenez, voici mes para- pluies. Et la voyageuse, la place est libre sur le siège, je monte près de vous.

Marie, alerte, mit un pied sur la route, l'autre sur le marchepied et s'assit près du postillon.

C'est qu'aujourd'hui, morgnant l'automobile et le vapeur, il y a encore des diligences. Elles assurent le service postal des bourgades éparses dans certaines de nos provinces françaises.

Luronat, département de l'Allier, deux mille habitants, est desservi de la sorte.

La voiture de Berrel est d'un modèle rappe- lant les diligences du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bous- se de plumeau, elle gracie le chapeau des dames qui l'occupent ; son toit supporte les bagages. Si Berrel a déniché les vœux rayés et le chapeau à rubans flottants de ses devanciers, il pratique les traditions de l'état ascétique de postillon.

Quant aux dames, acceptant volon- tiers un verre de vin, il est aimable avec ceux qui savent lui plaire. Mais il a de la fierté et il dit avec orgueil :

— Je transporte toutes les lettres, celles qui sont pleines de messages comme les autres. Pour les gens, j'ai le droit de choi- sir et je mène qui je veux dans ma voiture.

N'a-t-il pas récemment abandonné sur la route, avec leurs malles, la femme et les filles d'un ancien député de Luronat qui l'interpellaient avec redresse pour un colis mal fixé sur le toit de sa diligence ?

Berrel eut un regard pétillant sur Marie Dauriat et des guides il trappa son cheval qui repartit au trot.

L'animal connaissait la route aussi bien que Berrel et le conducteur lui faisait sim- plement signe.

Le postillon était mieux placé que ses clients. Il respirait à pleins poumons un air salubre, il voyait la campagne, pièces de prairies et de cultures coupées les unes aux autres par les haies. Les saisons, les jours si variés enlevaient la monotonie du spectacle.

D'ailleurs, Berrel aimait son métier plus- qu'il ne s'en plaignait jamais. Que d'au- tres à sa place eussent gémé d'endurer les caprices du temps. Du 1<sup>er</sup> janvier à la saint Sylvestre, l'équipage couvrait quatre fois par jour les kilomètres séparant saint Benoît de la petite ville de Luronat. Berrel supportait à merveille cet état assé- dur. A cinquante ans, il jouissait d'un sa- nté excellente, point de rhumatismes, point d'infirmités. Mais ce soir d'été, ayant à sa gauche Marie Dauriat, chez lui surtout les yeux étaient bons et il ne contenait qu'une fois sur deux son envie de la regarder.

La brune Marie faisait bannier au pays, Berrel avait pour elle l'admiration du cam- pagnard pour tous les êtres vivants, bêtes ou gens sains, bien tournés et de race choisie.

Depuis longtemps, il voulait la compli- menter et puis, intimidé dès qu'il la voyait, il oubliait madrigaux et flatteries.

Marie, d'humeur gaie, bavardait volon- tiers.

— Un vous voit souvent content, lui dit le postillon. C'est va donc toujours comme vous voulez pour vous à Paris ? Et con-